

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

Notes du mont Royal 
www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

de l'école où se trouvait la jeune fille en qualité de professeur de musique. Tous les deux jouèrent : Hada de la flûte, nommée *shakuhachi*, et M^{lle} Yo, du violon. Tous les deux furent couverts d'applaudissements, première origine de leur admiration réciproque devenue bien vite une passion profonde et partagée.

Le père de la jeune Yo, Isozumi Kendo, était un vieux militaire (*shizoku*) du clan de Nagato. A la révolution de Meiji, comme tous ses pareils, portant le sabre, il tomba dans la misère, lorsque les clans et les castes furent abolis. Maintenant il vit d'un modeste commerce. Il a épousé la fille d'un célèbre confucianiste, femme acariâtre et difficile. Leur fille aînée est Yo, et le père a donné tous ses soins à son éducation, afin que, devenue professeur dans une grande école, elle puisse avoir une existence honorable. Voilà pourquoi il l'a mise chez les étrangers de Tsukiji et lui a fait apprendre le violon. Mais Yo, depuis sa rencontre avec le jeune Hada, s'est donnée toute à sa passion, si bien qu'à l'école on s'en aperçoit et on la chasse. Elle essaie de rentrer chez elle et d'oublier son amant. Mais ne pouvant y réussir, elle s'enfuit du toit paternel et va se loger tout près de son ami. Là, elle le voit souvent ; mais enivrée d'amour, elle ne prévoit pas l'avenir ; en enfant ignorante des péripéties de la vie, elle s' imagine que la musique et l'amour suffiront à la faire vivre, et elle s'en va ainsi vers un abîme, sans le savoir.

Sur ces entrefaites le père de Yo commence à se demander si sa fille n'a pas commis quelque sottise. Voilà trois jours qu'on l'a fait en vain chercher dans Tokyo, elle ne revient pas. Fou de douleur, il se livre à la boisson. Et un jour qu'il se trouve dans la boutique d'un marchand de *sake* de bas étage, il fait la rencontre d'un vaurien et se laisse entraîner par lui dans le monde de la débauche et du jeu.

Cette chute rapide du vieux Kendo est une ficelle imaginée par l'auteur pour les besoins de sa cause ; car celui qui entraîne le père, Ginji, aura des relations avec la fille avant la fin de l'histoire. Mais c'est par trop forcé et cela manque de naturel. L'auteur a beau dire pour s'excuser qu'en demeurant chez lui, le vieux Kendo aurait eu sans cesse à subir les reproches de sa peu aimable moitié ; ce n'est pas une raison pour le faire devenir, sans transition, un colporteur de chansons obscènes. Sans doute sa femme est fille d'un austère confucianiste aimant par dessus tout la dignité antérieure de la vie ; aussi n'aurait-elle pas consenti à ce que son mari se prêtât à un métier déshonorant. Mais, je le répète, l'auteur a voulu faire apparaître ici le triste personnage secondaire Ginji, — qui jouera un rôle dans la destinée de Yo, et rendra cette dernière malheureuse. Quoi qu'il en soit, il y a ici un peu et beaucoup d'arbitraire qu'on ne peut approuver.

Le récit continue. Un soir que Yo et son amant Hada s'en vont la main dans la main, un des collègues du jeune artiste, le fils d'un millionnaire, Furusawa, les aperçoit. Une autre fois on remarque que Hada découche et reste à l'hôtel où loge sa maîtresse. Il n'en faut pas plus à son vieux maître de musique, qui le chasse indigné.

Voilà donc les deux amoureux réduits à eux-mêmes. Le jeune

par hasard. Ce n'était plus l'étudiant de jadis : propriétaire d'une mine, il était extrêmement riche. Or, il n'avait pas oublié la petite O Sen ; apprenant qu'elle était venue ce jour-là, il voulut la voir, lui parler. Il lui fit fête, et essaya d'exciter quelque désir d'ambition au cœur de la jeune fille. Lorsqu'il apprit qu'elle était séparée de Genjirô, une lueur d'espoir brilla pour lui. A tout prix il tenta de faire d'O Sen sa femme, et pour cela, il confia l'affaire à son hôte O Yoshi. En réalité, rien que l'apparence n'était changée entre O Sen et Genjirô. De plus en plus son cœur brûlait pour l'amant et elle souhaitait pouvoir payer ses dettes. Mais le commerce allait de mal en pis et le père de Genjirô laissait son fils dans le malheur. Il était cependant un des gros marchands de la ville, mais il ne voulait pas de O Sen pour bru. De son côté Genjirô n'aimait qu'une femme et ne voulait pas la sacrifier à ses parents.

O Sen réfléchit alors que, puisque son amant souffrait à cause d'elle et n'avait pas le courage de rompre, c'était à elle de se cacher pour un temps afin de détacher d'elle Genjirô et lui rendre l'amour de sa famille. C'est ce qu'elle fit. Quittant la maison de sa mère, elle s'enfuit chez une tante qui habitait un recoin ignoré de Tôkyô : mais dans son cœur, elle n'avait aucune intention de trahir son ami par un autre mariage.

Ueda, après avoir revu O Sen, sentit son désir s'accroître et députant près d'elle O Yoshi, il lui fit dire que si elle consentait à l'épouser, on allait immédiatement procéder à cette affaire par les soins d'un entremetteur. O Yoshi s'acquitta si bien de la commission qu'elle ébranla la résolution d'O Sen. Au fil de la conversation, elle dit que Genjirô est écrasé par des dettes qu'il faut absolument payer à la fin du mois, sous peine de voir sa boutique fermée. Certes, O Sen est sensible aux attentions d'Ueda ; mais si son ancien ami est obligé de cesser son commerce, elle en sera si malheureuse. Bref dans cette réponse vague, O Yoshi a compris qu'un peu d'argent donné pour secourir Genjirô, sera le bienvenu. Mais sur le champ elle prétexte d'aller voir sa mère et elle part en réalité pour aller tout raconter à Genjirô.

Ce dernier n'avait su que penser de la disparition de O Sen. Puis il apprit qu'elle fréquentait la maison de rendez-vous de O Yoshi. Cette conduite dont il ignorait le motif l'exaspéra. Juste à ce moment sa mère vint l'exhorter et lui promettre la grâce de son père s'il renonçait à l'amour de O Sen. Chose nouvelle ! Voilà que Genjirô lui-même se met à exécrer son amante et finit en disant : « Que m'importe cette femme ? Qu'elle vive ou qu'elle meure, ça m'est égal ! » Joie de la mère qui croit enfin son Genjirô converti. C'est alors qu'un messenger de O Sen vient dire à Genjirô qu'elle l'attend en tel endroit et veut lui parler. Mais Genjirô recommence ses imprécations et ses insultes contre O Sen : « Va lui dire que si je la trouve sur mon chemin, je lui cracherai à la figure. » Puis il chasse le messenger.

Peu de temps après, sa mère s'en va au bain et le laisse seul. Comme tout exprès, la jeune femme, O Sen, se présente. Genjirô l'insulte ;

son amante s'explique ; il la bat, elle pleure. La querelle prend fin et la femme triomphe en emmenant avec elle Genjirô et lui expliquant tout ce malentendu. L'amour passé se rajeunit et se fortifie.

Là-dessus, O Sen dit à son ami de pas se tourmenter pour l'argent de la fin de mois, elle le trouvera. Son intention est de le faire emprunter à Ueda par O Yoshi. Ueda, amoureux de la jeune femme, promet de l'apporter de main à main le lendemain. Mais l'heure du rendez-vous se passe et O Sen ne paraît pas. Ueda attend longtemps en vain ; puis, appelé pour une affaire urgente, il part peu content, mais encore amoureux. Genjiro lui aussi attendait de son côté que sa maîtresse lui apportât la somme promise. Ce fut en vain ; là non plus elle ne parut pas.

La raison de cette double abstention, provenait d'un sérieux retour accompli par O Sen sur son passé et son état actuel. Sa tante l'avait sermonnée et la jeune fille avait juré de ne plus penser à Genjirô. Le lendemain elle va trouver O Yoshi, s'excuse de son manque de parole ; elle ajoute que ne voulant contracter d'obligation morale envers personne, elle n'acceptera pas l'argent d'Ueda. Puis se jurant à nouveau de ne plus penser à Genjiro, elle se retire chez sa tante.

Hélas ! ô inconstance de la femme ! Chemin faisant, la voilà prise soudain du désir de se rapprocher de l'abîme qu'elle voulait fuir. Elle veut voir ce que pense Genjirô, et se rend au rendez-vous fixé pour la veille. Là, on lui dit que Genjirô l'avait attendue fort avant dans la soirée, et qu'on l'appellera à nouveau si elle veut. O Sen refuse et part.

Puis, se rendant chez O Yoshi, elle essuie toutes sortes de reproches pour lui avoir fait faire d'inutiles démarches. Enfin une dernière fois elle décide de revoir Genjirô au rendez-vous, elle le voit et le prie de ne plus penser à elle, de chercher ailleurs une autre femme. Genjirô prenant ces paroles pour un refus de lui procurer de l'argent, lui reproche son peu d'amour et son inconstance. Ce que voyant, O Sen tire de son sein l'argent emprunté, le jette devant son amant. Ici encore Genjirô se trompant sur les vrais sentiments de la femme dont il a douté, s' imagine que c'est l'aumône de la séparation (*te-gire-kin*). Plein de honte et de colère, il insulte la femme aimée. O Sen lui explique tout, et lorsqu'ils se séparent la paix est faite entre eux.

La mère d'O Sen a appris toutes ses démarches, son emprunt d'argent, sa rencontre avec Genjirô. Elle entre en fureur et gourmande sa fille. Celle-ci avoue tout. Quant à l'argent, c'est bien l'argent de séparation qu'elle a remis à Genjirô. Elle ne le reverra plus, Du moins elle parle ainsi à sa mère pour la calmer. Puisqu'il en est ainsi, la mère va voir Genjirô. Ce dernier est absent. A sa place, sa mère et son frère reçoivent la visiteuse, qui exhale ses griefs contre la conduite de Genjirô. Comment lui, fils de riches marchands, ose-t-il accepter d'une femme pauvre comme O Sen, un *te gire-kin* ! Si le monde apprend cette conduite que dira-t-on d'une telle famille ? « Qu'on rende l'argent, dit-elle, car moi je donne ma fille à Ueda, et

Lorsque sonnent enfin ses dix-huit ans, un excellent parti se propose pour la jeune fille, dans la personne de Kavashima Takeo, jeune enseigne de vaisseau. C'est la liberté et le bonheur qui se présentent à elle, par ce mariage, et c'est, sans regret qu'elle quitte l'enfer de la vie de famille, emmenant avec elle une vieille suivante.

A peine mariés, les jeunes époux partent pour les eaux d'Ikao, et goûtent là pendant quelque temps une félicité sans mélange. Le trouble-fête n'était pas loin. Ils voient arriver un jour, le lieutenant Chijiwa Yasuhiko, cousin germain de Takeo, et resté orphelin. Pour Takeo, la visite de son cousin n'a rien d'anormal, mais pour sa femme, c'est plutôt une rencontre désagréable. C'est qu'en effet, avant son mariage, elle a été aimée par Chijiwa ; ce dernier était même allé un jour, après boire, jusqu'à adresser à Nami une lettre d'amour.

Or, il se demandait si cette lettre n'avait pas été découverte ; il voulait savoir ce qu'elle était devenue. Profitant de l'absence de Takeo, il interroge Nami. Celle-ci lui répond que sa lettre avait été brûlée et que personne n'en soupçonnait l'existence.

Rassuré, il repart pour Tokyo, mais l'image de la femme aimée possédée par un autre, surtout par son cousin, le tourmentait sans cesse.

A cette époque, Chijiwa était détaché à l'état-major. Mais livré à lui-même, par la mort de ses parents, et doué par ailleurs d'un caractère peu noble, il menait une vie désordonnée. Associé à un gros marchand de fournitures militaires, nommé Yamagi Hyozo, il se livrait au jeu. On n'était pas sans le savoir à l'état-major, et sa réputation n'était point bonne.

Revenons à Takeo. Son père, qui s'était distingué à l'époque de la Révolution, avait été incorporé à la noblesse, et était mort préfet d'un territoire important. Pendant qu'il vivait, sa femme s'effaçait à ses côtés. Mais à peine fut-il mort que l'esprit fantasque et capricieux de la veuve se donna peu à peu libre carrière. Elevée par la fortune au rang qu'elle occupait, dans le fond de l'âme elle restait une paysanne, et de noble elle n'avait que le nom. Sa vie, par trop simple, ressemblait à celle des petits *Shizoku*. Aussi lorsqu'elle vit arriver dans sa maison sa bru, accompagnée d'une suivante, elle cria au gaspillage, et finit par faire renvoyer la vieille domestique de la jeune femme... Ainsi, pour Nami, cette nouvelle vie avait ses charmes et ses ennuis. La présence de son mari adoré la consolait des mesquineries de sa belle-mère.

Malheureusement le jeune enseigne de vaisseau partit pour de lointaines mers : la douleur de Nami fut extrême. Vers la fin de cette même année, Takeo revint dans ses foyers et le bonheur recommença à luire pour sa jeune femme. Mais ce bonheur faisait précisément la torture d'une belle-mère jalouse : des tiraillements s'ensuivirent. En effet, avant que cette étrangère entrât dans sa maison, la mère avait toutes les attentions de son fils ; à peine fût-elle là, que

du nom et de la maison, d'autre part l'amour d'un mari pour sa jeune femme. Dans la pensée de la mère, ne pas faire ce divorce, c'est exposer son fils Takeo et sa descendance à contracter une maladie inguérissable, c'est exposer le nom des Kawashima à une disparition certaine. — Dans la pensée du fils, divorcer est un acte d'impitoyable cruauté envers une femme innocente; c'est vouloir la mort de Nami, à bref délai. Et cela, jamais il ne le fera.

Le conflit reste en suspens, personne ne voulant céder. Finalement Takeo quitte sa mère et se rend à Zushi voir sa femme bien-aimée, avant son départ. Ils sont loin de se douter, lorsqu'ils s'étreignent les mains amoureusement, que cette entrevue doit être la dernière.

Chijiwa et son compagnon de jeu, le marchand Yamazi, fréquentait chez Kawashima. Le marchand avait une fille qui avait beaucoup aimé Takeo, et ne pardonnait pas à Nami, sa compagne de l'école des nobles, d'être devenue la femme de l'homme qu'elle adorait. Sachant que son père et le lieutenant Chijiwa travaillaient à faire rompre ce mariage, elle était joyeuse, se promettant d'épouser Takeo en secondes noces. Le père y trouvait aussi son compte, car il espérait ainsi administrer à sa façon les grands biens de Takeo.

Cependant la vieille Kawashima, connaissant le profond amour qu'avaient l'un pour l'autre les jeunes époux, a compris vite qu'on n'aurait jamais leur consentement; et, dans l'intérêt de sa maison, elle décide de s'en passer. Profitant de l'éloignement de son fils, elle choisit immédiatement une entremetteuse pour s'occuper de cette affaire. Elle s'adresse d'abord à une tante de Nami, la vicomtesse Kato, la priant de porter ce message au général Kataoka, père de Nami. Mais la vicomtesse, indignée d'une pareille commission, refuse net.

Ainsi repoussée, la mère de Kawashima, ne trouvant personne à qui confier cette mission, en charge le marchand Yamazi. Celui-ci ne demandait pas mieux. Une entrevue est fixée avec le général qui, étant donné son tempérament militaire, n'admet point la lenteur dans les affaires. Le divorce est accepté.

Takeo revient des manœuvres et il apprend ce qu'a fait sa mère. Fou de colère, il prend tout ce qu'avait apporté sa femme en entrant dans sa maison, le jette sous les yeux de cette marâtre atroce et le brise en mille morceaux.

« Ma mère, dit-il, vous avez tué Nami; mais du même coup, vous avez aussi tué votre fils. Jamais plus vous ne me reverrez. » Et il part pour Yogosuka rejoindre son bateau.

A ce moment éclate la guerre avec la Chine. Le vieux général Kataoka rappelle sa fille de Zushi, lui bâtit un petit pavillon dans sa propriété de Tokyo et la confie aux soins de la vieille gouvernante. Puis, il gagne le camp général de Hirashima et de là s'embarque pour la presqu'île de Liao-Tong.

Le jeune Kawashima Takeo, appelé lui aussi au commandement d'un vaisseau, prend place sur le *Matsushima* et se dirige sur le golfe de Petchili. Deux pensées l'absorbent : le désir de mourir en combattant, et le souvenir de sa femme malade.

Le 17 septembre 1893, la flotte japonaise rencontrait la flotte chinoise à la hauteur de Takoushay. Décidé à mourir, le lieutenant Takeo brave tout et exécute les manœuvres les plus téméraires. Cependant, les navires ennemis coulent tous ou prennent la fuite. Il ne reste plus que le *Tei-en* et le *Chin-yuen* qui tiennent tête à nos cinq vaisseaux. Lorsque deux boulets de 300 kilog., partis de l'un d'eux, viennent tomber au milieu de la plateforme de tir du *Matsukima*. Takeo, blessé, tombe évanoui.

Quelque temps après, interné à l'hôpital de Saseho, le blessé reprenait des forces. Un jour il voit arriver un messenger envoyé par sa mère pour prendre de ses nouvelles. Il ne peut s'empêcher de l'interroger sur sa femme, et de pleurer sur son sort. Le messenger rentre à Tokyo, et peu de jours s'étaient écoulés, lorsqu'un colis arriva pour le malade. Il contenait des habits neufs, des chemises, des caleçons et des gâteaux ou des fruits qu'aimait Takeo. Ni lettre, ni nom d'expéditeur. Mais en regardant de près l'écriture de son nom mis en adresse sur le colis. Takeo ne s'y trompe point. C'est bien l'écriture de Nami; et il pleure des larmes d'homme, *otako-naki ni naita* (1).

Et il pensait : « Même la mort ne pourra nous séparer. Le monde pensera ce qu'il voudra ; mais cette femme est ma femme. Ma mère a fait faire le divorce, mais moi je n'y souscris pas. »

La blessure guérie, sa mère, dans l'espoir de le remarier, l'appelle à Tokyo, mais il ne s'y rend pas. Avant de reprendre la mer, il écrit deux lettres : l'une à sa mère, l'autre à sa femme qui était de nouveau malade à Zushi. Nami, qui n'espérait plus, recevant cette lettre de Takeo, pleure de joie et sanglote. Elle la lit, la relit plusieurs fois ; puis, l'enfermant dans son sein, elle quitte la villa et vient s'asseoir au bord de la mer, sur le rocher où elle venait autrefois avec son mari. Là, elle relit encore sa lettre. Arrivée à cette phrase : « Pas un jour, pas une heure où je ne pense à toi... » secouée d'émotion : « Comment se fait-il que le monde soit si fou ! Nous nous aimons à mourir d'amour... Lui, je le vois, il ne pense qu'à moi... Au printemps dernier, n'est-ce pas sur ce rocher que nous nous sommes jurés un amour éternel ! Cette pierre même doit en garder le souvenir... Et malgré cela on veut nous désunir... Oh ! mon mari bien-aimé, ô mon amour... Te souvient-il... dis, sur cette pierre ! sur cette pierre... » Assise sur ce rocher, la pauvre jeune femme se sent envahie des plus noires pensées. Alors même qu'elle guérirait, à quoi bon ? Ne vaudrait-il pas mieux en finir tout de suite ? Sa résolution est vite prise. Embrassant d'un regard la vaste mer :

« Sous ces eaux c'est la mort... Oui, mais la mort est peut-être la liberté ! Plutôt que de traîner en ce monde un corps malade, ne vaut-il pas mieux devenir esprit et m'attacher à mon époux... Lui, il

(1) Les Orientaux ne pleurent guère, du moins les hommes. Aussi cette expression mérite d'être notée. (Note de la Rédaction.)

vicomtesse Kato et lui remettant une lettre qu'elle avait cachée sous son oreiller :

« Faites-la parvenir... lorsque je serai morte... »

« Sois sans crainte, ma fille, je la ferai remettre à Takeo. »

La malade sortant alors sa main gauche et montrant l'anneau qu'elle avait au doigt :

« Ceci, je l'emporte avec moi. »

— C'était l'anneau que lui avait remis Takeo le jour de leur mariage, en lui recommandant de ne jamais s'en séparer.

Nami, fermant un instant les yeux, les rouvre bientôt :

« Ah ! que le sort est cruel ! qu'il est dur !... Ah ! jamais plus je ne renaîtrai femme... Ah ! que c'est triste ! ».

Une toux subite l'arrête et un flot de sang s'échappe de ses lèvres.

Trois jours après, cette belle et bonne jeune femme dormait sous une tombe fraîche.

Quatre mois plus tard, devant cette tombe s'arrêtait un officier de marine. Absorbé dans sa douleur, il pleurait. Au bruit de la chute des feuilles, il revint à lui, et plantant de blancs chrysanthèmes sur la tombe aimée, il tira de sa poche la lettre que la tante de Nami lui avait remise. Baigné de larmes, il lut. Elle lui disait entre autres choses :

« Mon corps s'en va en terre, mais mon âme restera unie à la tienne. »

Incapable de surmonter sa douleur, le malheureux était là, lorsque le général Kataoka survint, accompagné de son plus jeune fils. A sa vue, Takeo se recule, mais le général saisit sa main. Ses yeux à lui aussi étaient pleins de larmes :

« Takeo, moi aussi j'ai bien souffert ! » Et ces deux hommes mêlèrent leur larmes sur cette tombe. Bientôt le général essuyant ses yeux et frappant sur l'épaule de Takeo :

« Takeo, lui dit-il, ma fille est morte, mais je suis toujours ton beau-père... »

.....

Ce roman compte 384 pages. Il est plein de passages si vivants qu'on croirait en être le spectateur. Tels, le voyage de noces, la lutte entre la mère et le fils à propos de leurs vues sur le mariage, la bataille de la mer Jaune, la maladie et la mort de l'héroïne Nami. On peut dire qu'il est la copie fidèle de la société moderne.

De plus il contient clairement une théorie nouvelle, propre à l'auteur, celle du mariage, à savoir : que le mariage est le fait de l'amour réciproque. Ni les cérémonies du mariage, ni la volonté des parents, ni le témoignage des assistants, rien de tout cela ne le consacre.

Quoi qu'il en soit de tous ces accessoires, le mariage se fait et subsiste par l'amour des deux conjoints, et il se détruit, si l'amour cesse entre eux. Tel paraît être l'idéal de l'auteur, et il se fait en cela le porte-étendard d'un idéal vraiment grand, qui est partagé par une notable partie des Japonais qui pensent.

HITOMI.